

margelles

numéro onze

automne 2022



Aïdé Iris
Adèle Nègre
Laurent Billia
Isabelle Sancy
Nicolas Vargas
Nathalie Swan
Anne Barbusse
Bruno Guattari
Stéphane Bernard
Gérard Gasiorowski





Éditorial

*Ces tourbillons gestuels qui reviennent toujours dans le même chemin, comme l'enfant qui fait le toton**

Un cône renflé gire sur les lattes du plancher. Posée en équilibre sur sa pointe, obéissant à une impulsion initiale faite entre le pouce et l'index - ou à l'aide d'une ficelle tirée d'un coup sec - la petite poire de buis tourne sur elle-même, telle une danseuse, jusqu'à paraître, un court instant, immobile, avant de perdre de la vitesse, d'osciller sur son axe, de vaciller, de tanguer et de choir sur le flanc en soubresauts désordonnés. Mais ce qui fascine surtout l'enfant, assis tout près, c'est l'effet du mouvement giratoire qui fusionne les motifs distincts en lignes continues et ondulatoires. Ce principe cinétique de la toupie, tournant verticale sur son axe, propose une métamorphose éphémère de l'état initial des signes qui en ornent la surface. « Dormant » sur son centre fixe (mais mobile), ce jouet sommaire, connu depuis l'antiquité, combine cependant plusieurs facteurs d'ordre physiques : temps, mouvement, inertie, frottement... qui donnent un corps tourbillonnant propre stimuler la pensée autant que le rêve.

Pourquoi est-ce la métaphore de la toupie qui s'est présentée, cette fois-ci, pour évoquer la revue, et tout particulièrement sa conception ? Peut-être s'agit-il simplement de la rotation des pages, ou bien de l'enchaînement d'une écriture à une autre, d'un rythme ou d'une cadence, cherchant à trouver, malgré la nature différente de l'objet, cet effet de « lié ». Ou encore, retrouver dans cet assemblage l'émotion éblouie de l'enfance.

Alors que la maquette de ce numéro d'automne était en cours de finalisation, un texte nous est parvenu où le motif de la toupie était justement présent. Accueillant ce hasard, nous avons donc lancé le toton qui est tombé sur la lettre T (comme « Tout : le joueur emporte la partie »).

P.A.

* – Roger Caillois (ouvrage collectif sous la direction de), *Jeux et Sports*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1967.

N° ISSN : 2741-0935

Sommaire

Nicolas Vargas / 32 mètres carrés	p. 6 - 11
Nathalie Swan / Le Brasier [extraits]	p. 12 - 17
Aidé Iris / Fragments du temps présent	p. 18 - 41
Anne Barbusse / Terra (in)cognita	p. 42- 53
Stéphane Bernard / FÜR SOPHIA	p. 54 - 61
Bruno Guattari / Caractères [extraits]	p. 62 - 71
Gérard Gasiorowski / Comment ça va ?	p. 72 - 97
Laurent Billia / Dans un pli du jour	p. 98 - 105
Adèle Nègre & Isabelle Sancy / Ricochets [extraits]	p. 106 - 115
Julie Buisson / La cheminée	p. 116 - 121
La poésie est là aussi / Pierre Louÿs et Gilbert Lascault	p. 122 - 123
Les auteurs	p. 124 - 125

Crédits Photographiques

Aidé Iris : p. 18 à 41, 42-43

Claude Caroly : p. 75 à 81, 84 à 87, 89-91, 93 à 95

Adèle Nègre : p. 2-3, 4-5, 12-13, 54-55

P.A. : 1ère et 4ème de Couv., p. 4-5, 6-7, 62-63, 72 à 74, 82-83, 88, 92, 97, 98-99, 106-107, 116-117, 122-123, 124-125, 126

Conception graphique Philippe Agostini

Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, Mon édition, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne

e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com / site : www.brunoguattariediteur.fr



Nicolas Vargas / 32 mètres carrés

– La ferme !

Laure s'adresse à moi. Plus de sujet, plus de complément, plus rien. Encore quelques temps et nous serons rendus à l'onomatopée, puis au borborygme pourquoi pas. J'ai beau avoir mis mes vellétés littéraires en sourdine depuis plusieurs mois maintenant, il me semble que je mérite de la part de Laure un peu plus qu'une phrase non verbale. Je m'entends répondre « la ferme de qui ? ». Pas la meilleure des vanes... sitôt prononcée, je pense à ce vieil oncle qui à chaque fois qu'on trinque, ponctue le « santé ! » d'un « mais pas des pieds ! ». Bon... Cela a le mérite de créer un temps de silence. Conscient de l'avantage que je viens de prendre je m'autorise à poursuivre, didactique, « ferme-la ! » puis « c'est ce que tu voulais me signifier j'imagine ? »

Force est de constater que l'amour et la passion du début ne sont plus au rendez-vous. Cette histoire de confinement peu à peu semble avoir raison de nous, de ce qui, un été, nous a uni : fusionnel. L'heure désormais sonne la fermeture des portes et des fenêtres, des cœurs, des sexes, du langage, des intentions de roman. Oui Fab, on est mal ! Qu'est donc devenu ce dandy littéraire qui se proposait du haut d'un balcon de passer ses 20 prochaines années à écrire ? L'atmosphère apparaît viciée, les visages renfrognés. Cela manque d'air et de perspectives, l'heure des grandes décisions approche.

La première d'entre elle : faire un sac. Partir pour se donner de l'air. Que mettre dans ce sac ? Je pense cale-

çons, chaussettes (quels que soient l'humeur et l'abattement psychologique, garder le cap sur l'hygiène), pull (le noir col en V), fute, chaussures (ça prend de la place les chaussures, surtout des bottines pointure 46), il faut ensuite penser aux affaires de toilettes, mon ordinateur, mon téléphone, mes lunettes, ah ! les chargeurs et câbles divers, mon casque audio (essentiel), du papier pour écrire, des livres, quelques livres... Bon il me faut un sac à dos d'au moins 90 litres que je n'ai pas. Il faut donc ou que j'en achète un... ou alors une valise ? C'est plus classe une valise, ça fait moins guide du routard, puis en hiver, se trimballer dans les rues de Bordeaux avec un Quechua kaki neuf, n'est-ce pas le summum de la loose ?

Bon, les derniers mois de chômage ne m'invitent pas à envisager un achat quelconque ; je dois donc en emprunter un. À qui ? Ça se corse. Cela va m'obliger à passer un coup de fil et à répondre à la question qui ne manquera pas de venir « tu vas où mon cochon en plein confinement ? ».

D'ailleurs voilà la 2ème décision à prendre : chez qui aller squatter pendant une bonne semaine, le temps de réfléchir à la suite ? Je sens déjà ma volonté faillir. Disons que je m'installe chez mon pote Marco. Célibataire, pas trop chiant, ça pourrait le faire. Sauf que. Ce ne sera pas vraiment un temps de réflexion, je vois venir le truc, alcool pétard et console. Merde ! Louer un airbnb ? Déjà pas de thunes pour acheter une valise. Mouais ! Bon, faut que je m'accroche.

Passée cette première semaine, il sera nécessaire d'expliquer à Laure ma décision. Là, ça s'annonce extrêmement pénible. Arguties, agressivité mêlée d'envie de bai-

ser une dernière fois. « Mais ça va pas non ? », « j'sais pas c'est comme ça, pourquoi doit-on obligatoirement faire montre d'un comportement rationnel, tu sais bien que j'ai toujours aimé ton corps », « T'es un vrai malade Fab, un vrai malade ! Tu me quittes et tu veux baiser ? »

Là je fatigue pour de bon. Imaginons quand-même que je passe cette étape. On n'en est qu'au tout début. Poser le préavis, déménager pour de bon « Putain Fabrice ! » (Quand elle prononce mon prénom en entier, c'est qu'elle s'apprête à balancer du lourd), « Tu m'as fait lâcher mon appart y'a 6 mois, tu te comportes comme un enfant ! Je fais quoi moi maintenant ? Et mes parents qui nous ont avancé 2000 balles pour qu'on emménage, je leur dis quoi moi ? » (Bingo !), « Je te rembourserai », « Mais avec quelle thune Fab? T'es au chômage bordel ! » (elle accentuera exagérément le mot thuuune en montant de façon tout à fait désagréable dans les aigus et elle prononcera bordel « bardel » ce qui me déplaira), « Ah ouais et parce qu'on est au chômage on doit capituler sur toutes nos aspirations, sur tous nos désirs ? Putain y'a vraiment que la thune qui t'intéresse, c'est lamentable ! ». Je ne serai pas mécontent de ma réplique définitive que j'aurai pris soin de prononcer d'une voix grave et pondérée.

En suivant le fil de ma pensée, je me retrouve dehors. Ok, je n'ai toujours pas d'appart et c'est toujours le confinement. Hum... ça mérite réflexion cette histoire, d'ailleurs quelque chose dans mon humeur, subrepticement se modifie. Non ça n'a rien à voir avec de la lâcheté.

Je me rapproche de Laure et de son petit air renfrogné suite à ma correction de son « la ferme ! » en mon « ferme-la ! ». Elle me tourne le dos, les mains dans l'évier en train de finir de gratter le plat à four dans lequel elle a trop fait cuire les lasagnes. Son cul moulé dans ce jean noir est juste phénoménal. « Réfléchis-bien mon petit Fab. Réfléchis ! »

« Laisse-moi faire », je lui dis « tes mains sont trop précieuses pour s'abîmer à frotter ça », puis « Excuse-moi, j'suis un peu tendu là avec ce chomdu, avec ce confinement, je deviens con, j'te mérite pas ». Putain j'ai les yeux qui se mouillent, je suis presque en train de me convaincre. Elle relève vers moi ses yeux noisette. Elle me sourit un peu tristement « si tu veux ». Elle s'essuie les mains au torchon vert et blanc. On se croise. On s'embrasse. Puis on s'embrasse vraiment. Comme y'a longtemps. Avec nos langues qui poussent, nos lèvres qui se bouffent. Nos mains sur le visage de l'autre. On ne ferme pas les yeux. On sait exactement ce qui va se produire dans les prochaines minutes. C'est déjà ça. Le temps des grandes décisions attendra un peu.

* Ce texte est extrait d'un manuscrit de nouvelles, *Enfermer*, rédigé par un collectif d'auteurs, le C.A.L.C.



Nathalie Swan / *Le Brasier* [extraits]

De la toupie du cœur
 Tu es l'autre sens
 Nos mains un jour
 L'une contre l'autre
 se presseront

Mon pied vers l'ailleurs déchirement
 avance
 Mon sourire te fait de l'œil
 Et des caresses
 La courte échelle
 Mon corps se rend à ton absence

D'un bord à l'autre ma nudité soupire
 Tes anges patrouillent
 Échos du silence
 Entre prière et sortilège

Ton ombre blessée de lumière
 Montre le chemin des sources
 Épargne le chagrin
 Plus profondément que la peine
 La joie
 Descend dans mes os

Qui me précède au bout du frisson ?
 La grande brûlure
 Ta colonne d'exil à l'aveugle

Si tu te blesses
 Où cicatriser ?
 Où réfugier les tourments ?
 Où séjourner ?
 Les nuées d'oiseaux, la lumière du vent
 Dans la brûlure de l'intime
 Habitent les caresses
 Résidence secondaire de la peau

Comment ça s'ouvre un corps ?
 Quand des caresses se parlent
 Du grain de la peau
 Du soupir qui apaise
 L'indompté

Mes coïncidences débarquent
 Ta nuit me tient lieu de hasard
 Excède mon intervalle
 L'autre versant du bleu
 Ma parole plus avant
 Déporte par endroits
 L'englouti des larmes

Une caresse propage ton sang
À qui revient ma peau ?
Insurrections
Dans les coins humides

Tes doigts régissent la toupie des marées
Tu prends le temps de vitesse
Mes mains
Lieu insurgé

Un des mots retient son souffle
L'inversion d'une lumière au large
Resserre mon angle et me ravit
Nos grains de peau se mêlent
Juste là où se dérobe l'étreinte

À la traversée des fêlures
J'allège le tourment
Du sang d'encre
Irrigue les mots
D'une goutte de lumière bleue

Nos souffles s'accordent
À concentrer l'instant
Inversent le matin
Convoquent le dehors
Le temps libre de respirer

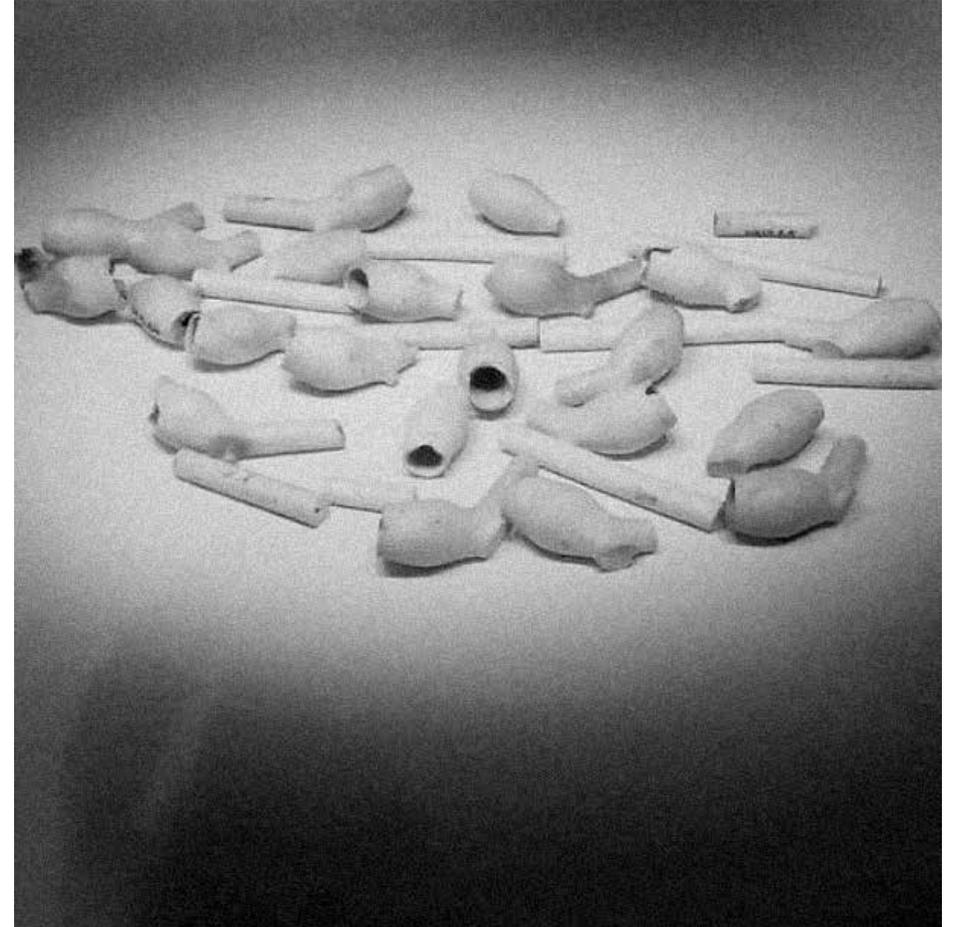
Le versant calciné d'une larme
Répercute l'écho
Démantèle l'exil
Le circuit des artères
Borne le vertige
Sans aucune retenue

Dans l'entrouvert du poignant :
Le goût de la neige
Du silence bleu
Du pur azur
Talonne
Une cathédrale de soupirs
Qu'une faille éclipse

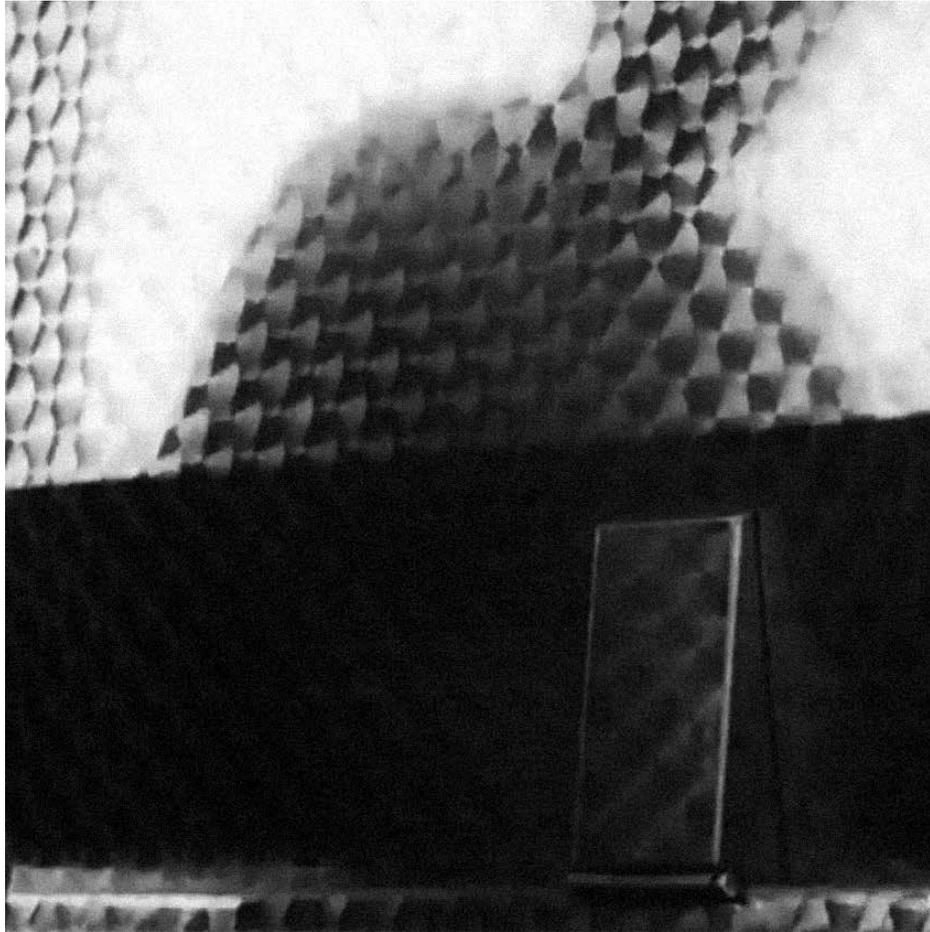
[...]

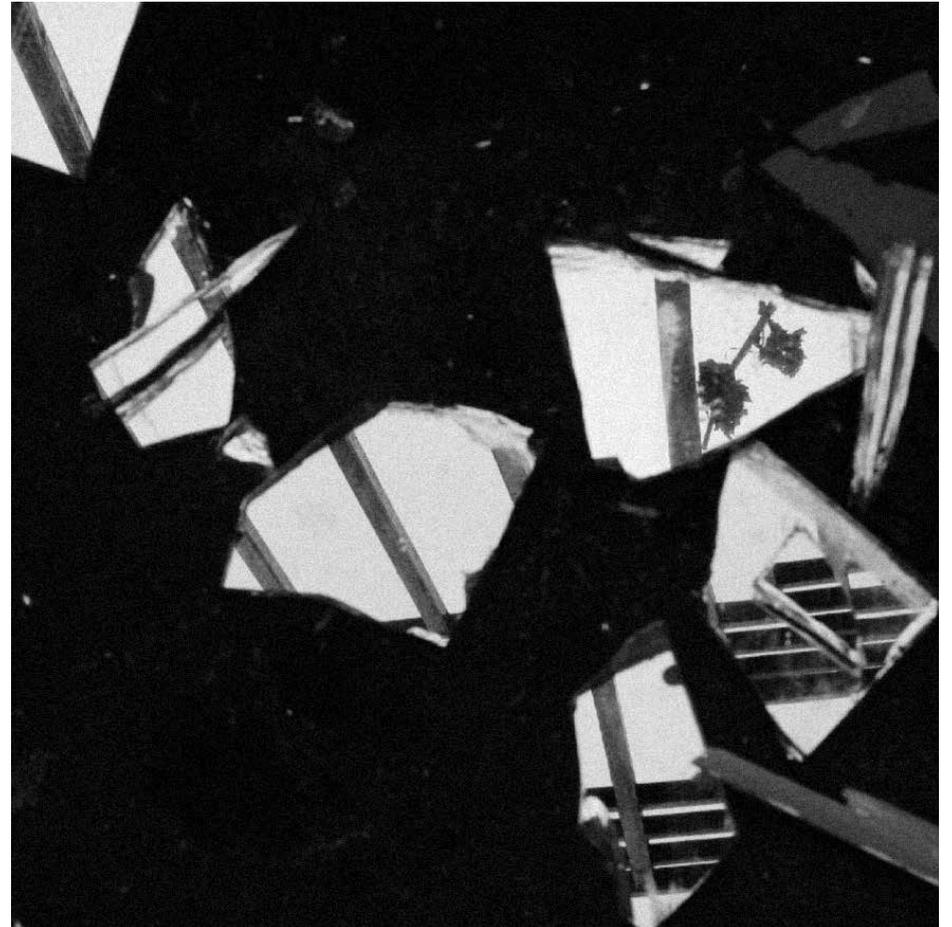


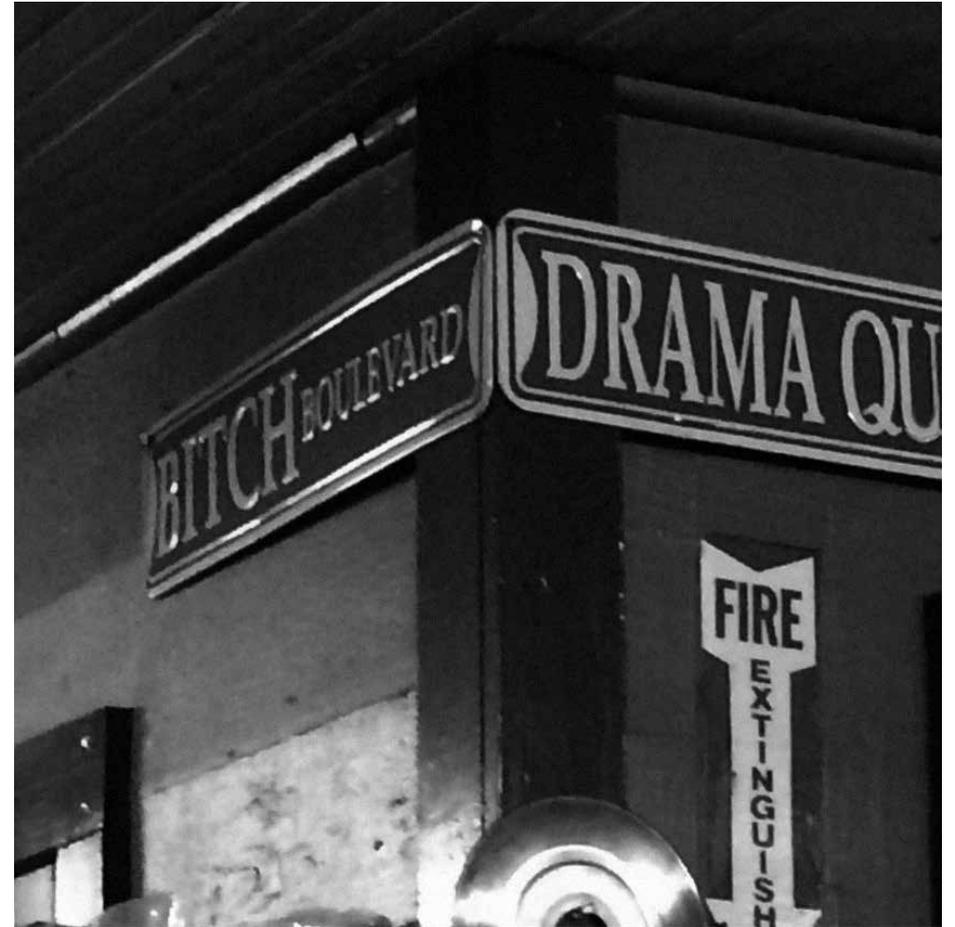
Aïdé Iris / Fragments du temps présent



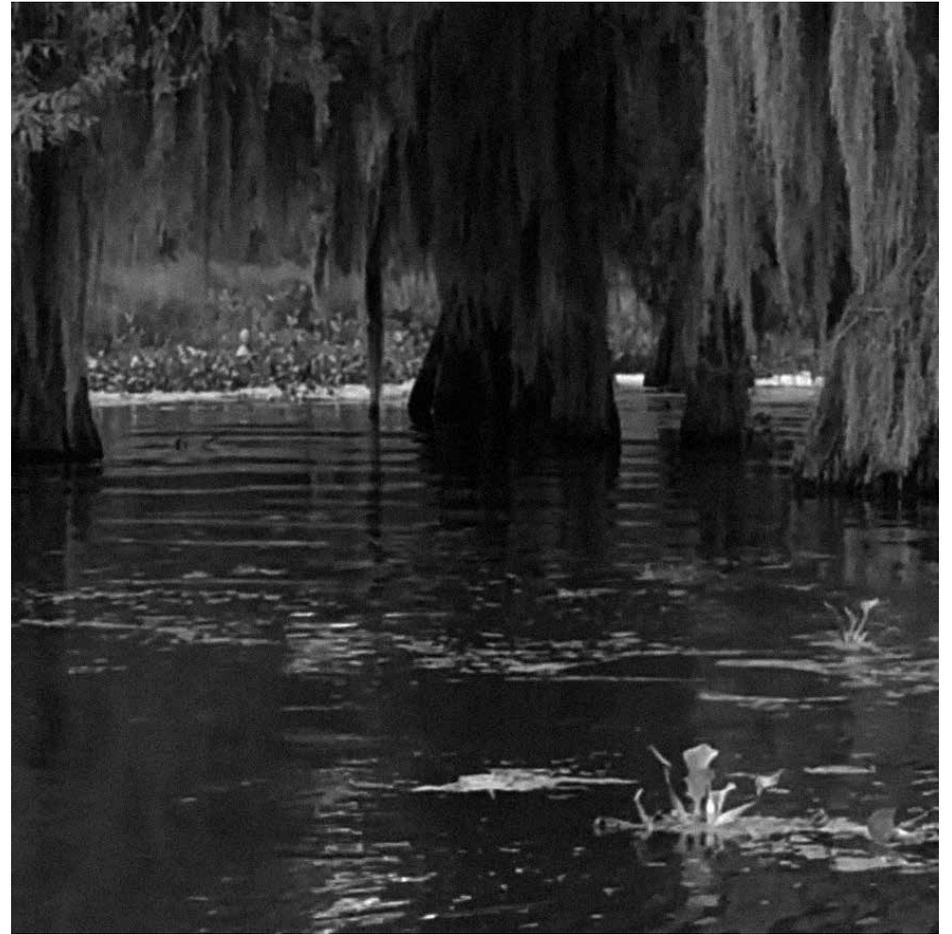








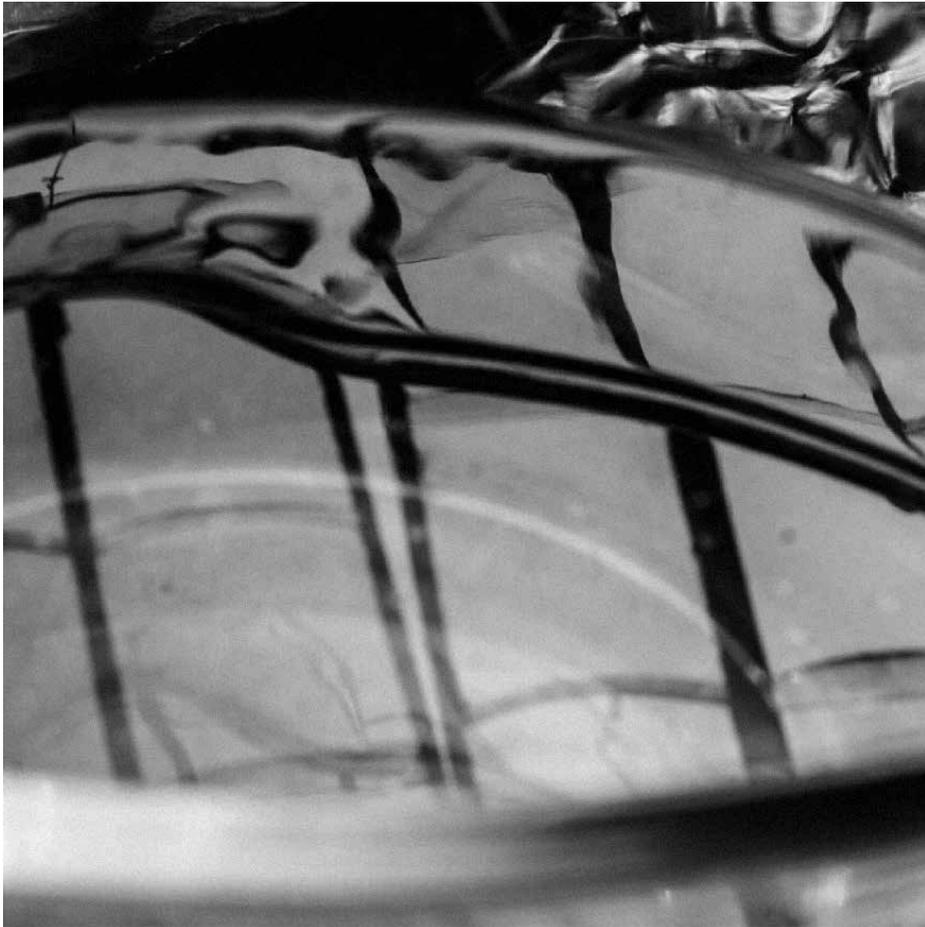


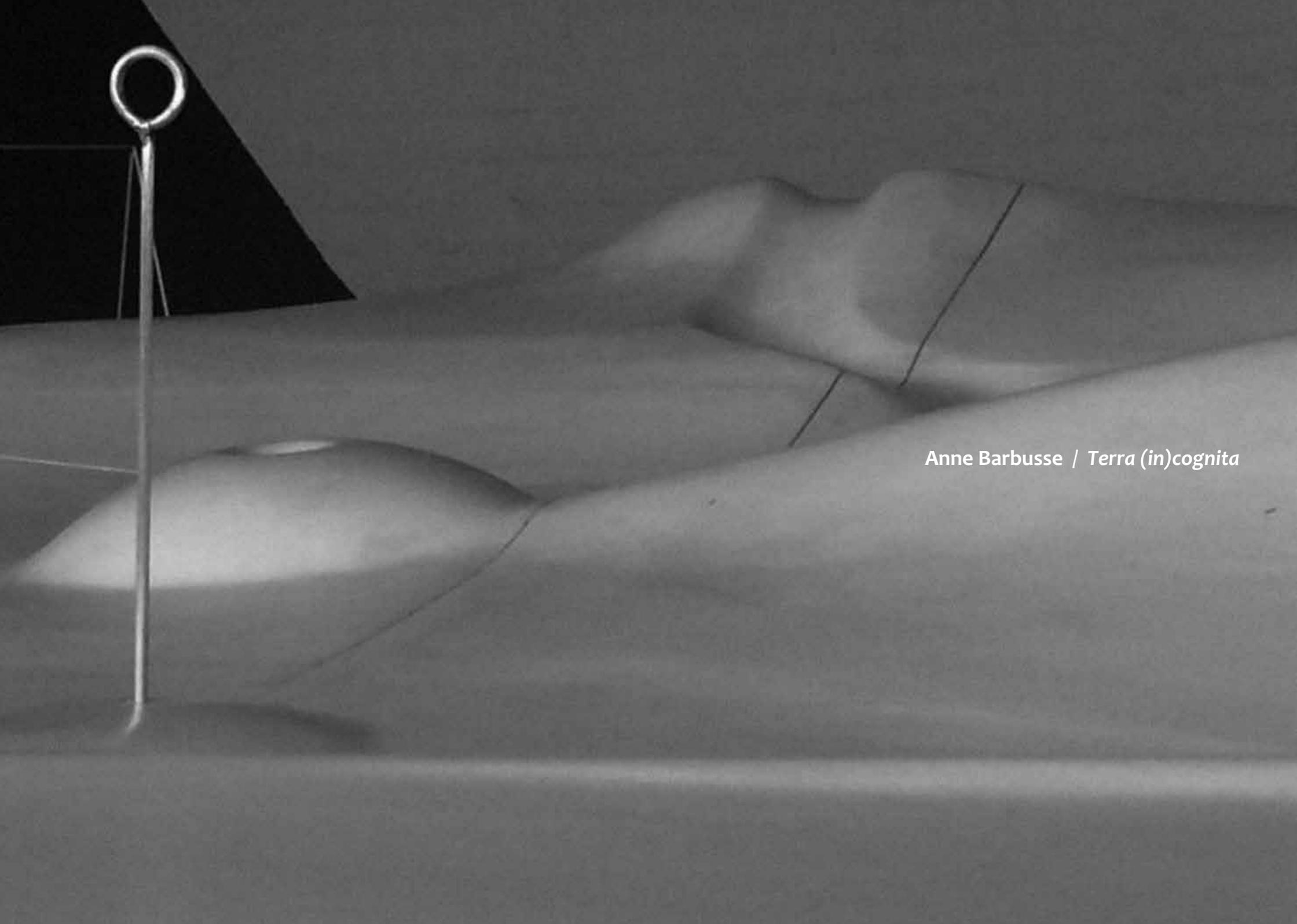












Anne Barbusse / *Terra (in)cognita*

La vache le veau et l'âne dans le champ avant la grève – ciel et mer ont même couleur grise, la ligne de partage entre les deux se fond dans l'indifférence du brouillard et l'hiver hésitant.

Si tu écoutes les médias tu sais que le monde poursuit sa marche vivante avec les gouvernants d'un autre monde.

Ta parole n'a pas d'espace assuré. La nature invertébrée aboutit à une catastrophe sanitaire.

Le long des chemins pousse l'ail aux fleurs blanches et à la tige odorante.

Au loin les îles ont des ports de reines éblouies.

À morte eau les plages ne s'agrandissent presque pas. Les goémons roulent et les galets grondent.

Toute la puissance de la mer est enclose dans une seule agitation grise.

Certains touristes ont le courage de se baigner rapidement. D'autres enfilent des combinaisons noires pour faire du surf. Tu sais très bien que la mer ne se parjure jamais. *Homme libre toujours tu chériras la mer.*

Cela n'a aucune conséquence immédiate.

L'âne craint d'avoir les pieds mouillés. La vache n'a pas hésité.

Tous les cerfs-volants se balancent dans les ciels LGBT et nous adaptons notre marche à l'inconscience du ciel.

Les rochers surplombent nos envies surnuméraires et les galets polis ont pleins d'histoires dans leur passé subliminal.

Après il faudra bien que la mer monte et que le ciel se stabilise.

Les pins maritimes ont déjà joué avec les enfants-nuages mais cela ne contredit pas le silence marin.

Au bout des ailes des goélands ne subsistent que les vents trahis.

On a ramassé les huîtres sur les rochers de granit rose avec marteau et burin. Nous avons confondu ciel et terre dans la même déconstruction de l'espace.

Ensuite les médias nous diront que des mesures strictes seront peut-être nécessaires.

Il avait planté des pommiers à cidre, des kiwis et des noyers, avec sa première épouse.

Nous ne savons pas quand la marée sera haute. Nous ne savons pas quand le virus disparaîtra.

Il a coupé deux peupliers qui coupaient la vue sur la mer.

Au cimetière reposent le père, et le fils suicidé en été 2020 à l'âge de 21 ans, noyé dans un lac de la banlieue lyonnaise. Au sortir du premier confinement du monde.

Sur la tombe pousse un petit olivier et on envisage de planter de la bruyère.

À midi le ciel et la mer se marient sans bruit dans l'éclat pâle des lumières croissantes avec l'ivresse des mouettes abasourdiées.

•

Sur l'île Tomé il est interdit d'aborder, le tourisme a renchéri sur l'érosion séculaire.

Depuis que les hallucinations ont tué les fils indubitables, les grands-mères pleurent sur la fin du monde possible.

Tu regardes les ruines des longères sur Google map, tu mets la vue satellite et tu observes l'emplacement des ruines des arrière-grands-parents collecteurs de goémon.

Les terres s'abritent derrière les mémoires que déchiffrent les pierres sur l'herbe rase – un autre berger avait sa cabane

et les falaises se sont effondrées, l'herbe s'est raréfiée et le sel (des larmes et des mers) a arc-bouté les constructions évidées.

Alors on écoute de la musique sur youtube.

Les touristes agrippent les cerfs-volants sur les vents de passage.

Les arrière-grands-parents après la première guerre mondiale ont acheté une barque et ont habité une cabane de pierres sur le rivage, ils ont abandonné l'île, un peu moins pauvres mais toujours bretons.

Aujourd'hui les ruines regardent les touristes parisiens, ils ont des cerfs-volants pour peupler le ciel, des coupe-vent parfaits et des cheveux plutôt blonds. Leurs SUV sont alignés sur le parking du camping des dunes. Dehors les virus deviennent planétaires et nous regardons l'île inaccessible par arrêté préfectoral.

Par contre on a le droit de prendre l'avion pour l'autre bout du monde. À condition que les frontières restent ouvertes malgré le Covid.

Les priorités des algues ont inversé le cours de l'espace. Les pesticides des sixties ont balancé leurs nitrates dans la mer violée. On collecte alors à nouveau des goémons mais peut-être est-il trop tard.

L'île Tomé a observé une minute de silence pour les pêcheurs de goémon disparus, les longères s'effondrent et Google map est indéchiffrable (quand tu t'approches, les pixels brouillent les pistes).

Les pêcheurs de goémon restent des mystères vivants et imputrescibles. Ils ont bouleversé le cours du silence et je les envie dans leur pauvreté nue mais je sais l'illusion des nantis. J'observe les touristes dans leur propension à faire le tour des mondes en quelques jours. Je n'habite plus que l'effroi de ne plus rien habiter.

•

L'âne paît dans le soir qui tombe. Au bout du pré la vache et le veau. La bruine a cessé de tomber. Le monde entre dans le couvre-feu.

La vieille mère explique que son fils a fait un test Covid mais doit en refaire un dans les jours qui viennent. Cela remet en question son anniversaire, elle qui entre dans sa quatre-vingt-septième année.

L'âne gris a déjà désappris à regarder les îles, et la marée haute a bleui la mer tandis que le ciel rose et froid décline des dégradés de bleu et de gris. Le jour tombe. Le couvre-feu s'installe.

Toutes les voitures sont rentrées chez elles.

Les hommes, les femmes et les enfants qui peuplent les plages d'hiver portent des manteaux chauds, ou parfois se mettent en maillot de bain et se baignent, peau rosie et giflée par l'eau de mer froide.

L'âne refuse d'entrer dans le pré mouillé. Une rangée de peupliers borde le champ. Plus loin une petite pinède assèche l'herbe d'épines sèches.

Terre et mer s'accouplent dans l'hiver. La boue fragilise la beauté, striée d'énormes roues de tracteurs, parmi les champs de choux fleurs et d'artichauts. Cela sent la campagne et le sel mêlés. Les pinèdes ont détaché le ciel et plongé les rêves vers le sud.

Le lait du ciel bleuit la brume. Le couvre-feu s'astreint à la justification planifiée.

Ensuite on nous expliquera que l'effondrement de la biodiversité a affaibli les écosystèmes. Ou que le réchauffement climatique a multiplié les chauves-souris et déplacé leur habitat. Et que le virus ne naît pas du hasard, mais de l'activité humaine débutée à l'ère industrielle. Et l'hubris à peine dévisagée par les oiseaux aura des pas inconscients, parmi l'herbe détrempée et les mottes de terre, sans question.

L'ail triquète brode des instincts blancs sur les talus, et tous les camélias sont en fleurs.

On dénombre des mimosas si jaunes que le soleil en pâlit de honte.

Le couvre-feu rentre l'humanité dans les maisons, que les hommes fabriquent petit à petit à leurs heures perdues, croyant y voir le salut (mais les enfants partent et restent des mezzanines non terminées, le bois encore frais sent la menuiserie en cours).

Deux peupliers creux sont couchés en bas du champ, abattus à l'automne, attendant d'être débités.

Il faudra bien que vers 18 heures chacun rentre chez soi.

Les routes vides. Ils n'ont pas peur du virus, mais des flics.

C'est mathématique, avec le soir l'âne la vache et le veau se rapprochent des habitations. Ils ont besoin d'un cérémonial de fortune.

Le couvre-feu est notre inadéquation au soir. De toute manière l'humanité s'adapte (on s'invite à manger à midi, on prend les petites routes du soir, on louvoie, on aspire à l'invisibilité acquise).

Le couvre-feu est un répit d'après confinement. Mais les prés nous narguent, détrempés par habitude et divergents par inadvertance.

Ils assoient la disponibilité du monde clos, ils ont attrapé la permanence du granit et se fondent dans la boue de passage.

Ils nous regardent tâcher de nous abstraire de la débâcle, ils ont l'ondolement infini de l'indifférence et au loin la mer ourle ses vagues montantes, ramène le sel au bord de ses lèvres de galets et s'affaisse sur le soir déferlant.

On parlera avec la langue des arbres et les mimosas signifieront que la mer tiédit l'atmosphère humidifiée de mer.

•

Ils vaccinent l'humanité solitaire. Les enfants armés de pelles en bois et métal creusent des châteaux-forts et des tours désarmées par les marées.

Les revues scientifiques avaient prévu les virus du millénaire nouveau.

Pendant ce temps il prépare la pâte à crêpes.

La vieille mère écoute les informations à la télé.

Ils vaccinent les heures bleues et oubliées.

Hier le poète Philippe Jaccottet est mort, je ne sais pas de

quoi. D'une extrême vieillesse passée dans la discrétion élémentaire, sans facebook.

Le fils d'un ami, maire LR en banlieue lyonnaise, a eu sa voiture caillassée hier soir, par des jeunes ne supportant pas sa politique ultra-sécuritaire (augmentation de 70% des effectifs de police). Il a fait une école de commerce au Canada où l'on entre par piston politique, sur une lettre de recommandation.

Les médias nous abreuvent de nouvelles de décapitation, de virus, de banlieues, de millénaire exsangue.

Ils vaccinent les plus de 75 ans, puis les plus de 65 ans avec comorbidité.

Ils vaccinent tandis que les goémons parsèment les plages de marées basses.

Toutes les algues apprennent à s'étendre sur les grèves, elles font leur travail d'algues, et les huîtres et les araignées marines ont toujours le goût du vivant.

Personne ne touche les galets frileux.

Les algues brunes parsèment le sable de leur ignorance naturelle.

Les coques surnagent sur le sable mouillé et vierge. Les

traces de mes pas sur le sable sont comme mes traces sur la neige.

Avec la marée basse le sable engendre des messages cryptés.

Avec la marée haute les choses reprennent leur place et les vagues charrient l'intelligence des goélands.

Mais les médias nous racontent des histoires parallèles.

Où les plages la grève les îles n'ont pas leur mot à dire.

D'où les goémons sont totalement exclus.

Les mouettes cherchent leur nourriture et les médias déplorent la chute de l'humanité de son piédestal.

Les genêts et les ajoncs derrière le granit rose, fleurs jaunes et camélias. Les épinards sauvages et les huîtres sauvages.

Quand la bruine décline c'est la mer qui monte malgré le couvre-feu, dans le soir tombant elle exalte la passagère des îles circonvenue d'algues et de brume.



Stéphane Bernard / FÜR SOPHIA

Plage dans la brume

Dans l'angle
de l'anse, sous
les pins des falaises,

devançant les
villas aux volets

clos, la petite
plage au sable
aujourd'hui froid
épie dans la
brume la plainte
mobile de la corne
grâce à quoi
je suis des yeux
sans le voir
le périple d'un cargo.
Il m'aura fallu
marcher, marcher
pour entrer
dans cette pièce
où tout moins l'homme
parle plus fort.

Une nuit comme celle-ci

Allégées les antennes (qui définit une douce journée), je perçois ce jour ce « peu » : cri sans geste, inerte du livre.

Le signal tenace, humble des pages pleines de la voix de Iouri Kazakov.

Livre oublié dans la bibliothèque et dont nul ne se souvient ici qui l'a mis là.

Livre à personne. Et par aucun hasard (venu parce que voulu) lisant ce Nocturne avec un bien-être rare, à mesure me souvenant de la nuit, du bain de nuit, de la bande bien ivre dans la nuit dans l'étang.

L'air noir recouvrait tout. Et ce noir les séparait encore davantage de la ville.

Les deux filles et les cinq garçons étaient arrivés à l'étang juste avant le crépuscule, mais maintenant l'eau était plus noire que la pleine nuit qui depuis peu tendait son tissu sur les aulnes et les charmes.

La petite bande franchit alors un premier palier dans son ivresse.

Délaissant les bouteilles et les joints un désir de bain leur monta.

Six corps nus se tenaient maintenant debout au bord de l'étang, presque phosphorescents dans l'air (comme si ces corps recueillaient avec avidité le moindre photon égaré dans la nuit).

Et six corps plongèrent en criant.

Un couple se fit oublier loin des autres, dans l'habituel angle mort réservé à l'amour.

Et dans une gerbe d'écume deux garçons se jetèrent sur la dernière fille.

Un autre, qui aussi avait plongé, assistait à cette scène de loin, refusant de prendre part à cet ordinaire de la chair. Se détournant de cette vision qui le contrariait, il se rapprocha de la rive en prenant appui sur la racine d'un aulne, et remarqua celui de ses amis qui n'avait pas plongé.

Demeuré en retrait sur la berge, ce dernier allumait une à une de minuscules bougies, qu'il laissait tomber dans de petits pots de verre. Ensuite, avec tact, il les posait sur la surface, les poussait de la rive en direction du centre de l'étang.

Et il y en eu vingt.

Oh certaines touchées par les gerbes d'eau s'étaient éteintes.

Et d'autres avaient sombré jusqu'à la vase, parmi le pourrissement et l'érosion. Parmi les merdes d'oiseaux et de poissons. Là même où les nénuphars puisaient leur naissance, eux qui pourtant se sustentaient de lumière.

Vingt flammettes.

Ses amis furent d'emblée stupéfiés.

Silencieux ils fixaient avec un sourire peu perceptible ces feux follets oscillant mollement sur le miroir noir de la nuit, étaient hypnotisés par cette tendre lumière éclatée autour et parmi eux.

Alors le garçon sur la berge acheva son œuvre. Il sortit d'un sac un vieux magnétophone.

Et soudain, au-dessus de cette féerie la voix de Dawn Upshaw s'éleva maternellement dans l'air chargé d'un soir de juin.

La musique déferla, vibrant à peine au-dessus de la surface que tiédissait toute cette vie au-dessous (grâce à la mort et à la merde, la génération) dont nul ne voulait encore rien savoir, rien voir, rien imaginer.

Les notes touchaient une oreille après l'autre.

Ivre doublement, triplement, chacun dans l'onde fraîchement étoilée, porté par un gouffre que chauffait la collision de ses organismes avec leur propre pourriture, était bercé par ses membres noyés, avec leurs mouvements au ralenti, sans conséquences.

Et était secoué par les saccades de sa respiration et de l'émotion dans son cœur, bouche bée à la frontière de l'air et de l'eau.

« Composer une chose pour rendre, voyez-vous, une nuit comme celle-ci. » C'est ce que dit le jeune Sémione au chasseur dans la nouvelle de Kazakov. Et de ce Nocturne tout a remonté...

Plus tard j'y retournerai de jour, seul.

Je n'y trouvai qu'une rive sale, poussiéreuse. Un étang croupi et fétide.

Un miroir piqué de lentilles que seules des araignées d'eau animaient en patinant.

Je ne notai de touchant que deux ou trois paires d'odonates flirtant avec des sons d'arc électrique au-dessus d'une eau puante.

L'érable

Ce flamboiement immobile
haut dans l'arbre,

je le veux : c'est ton énergie
qui s'attarde.

Inaccessible halo,
foyer calme

qui veille,
garde.

Fait oublier

tout le gris partout autour comme une peau.

Ta peau nulle part.

—

Mais un vœu après quatre jours
s'éteint. L'érable

a fini de produire

ce feu.
Cette langue

avec quoi tu parlais.

L'oyat

*S'ouvre, fleur double, le monde :
tristesse d'être venu,
joie d'être ici.*
Octavio Paz

Le rocher est là.
La mer vient : le rocher n'est plus là.

Le sable maintenant. Partout.

Ce qui reste de toi aussi est partout.
La mer est venue.

—

C'est pour cela
il faut laisser là le trémolo de l'absence.

Avec simplicité le laisser là,
rhizome étendu dans le sable,

comme l'oyat,

léger et qui retient tout.



Bruno Guattari / *Caractères* [extraits]

Valéria et Bernard

Quoiqu'il en soit du côté de Valéria c'était une tout autre histoire. Après avoir tenté une première liaison qui s'était terminée par un changement de serrure de la part de son amant, elle avait rencontré Bernard, ils s'étaient, sans jamais s'être bien connus, retrouvés, croisés par hasard. Passé les premiers temps d'une rencontre où les questions restent ouvertes, il arrive un moment où les limites se révèlent et se mettent en place. C'est là que se creuse le lit de la déception, cette rivière sourde et souterraine, enfouie dans le regret. Entre Valéria et Bernard cela arriva très vite. Entre le désir très entreprenant et très précis de Valéria et celui de Bernard, les perspectives se ferment. Entre Bernard très réservé et Valéria, les jours passent et se ressemblent. Valéria demande et Bernard traîne les pieds, cette réticence embarrassée que Valéria vit très mal, Bernard s'en rend compte mais ne lâche rien, sinon le minimum. Cependant en face de cette réticence, de cette réserve de Bernard, Valéria multiplie les signes de tristesse, puis amoureuse très attentionnée elle s'applique.

Puis encore des signes de tristesse évidents au moment où elle estime qu'elle serait restée si, pensait-elle, Bernard ne la rejetait pas. Dans cette rivière sourde il y eu d'abord la demande puis vint le reproche, reproche que Valéria ne savait exprimer, toute à son ambition de réussir là où elle échouait depuis si longtemps. Avec Valéria la vie coulait entre les écueils de la bataille, celle qui d'habitude commence très vite dès la rencontre d'un couple, sa bataille personnelle ne se jouait pas sur ce terrain. Ce qui lui importait c'était d'être aimée, d'être embrassée. Le reste ne lui importait pas ou si peu. De son côté, Bernard était emporté par le rêve d'une famille unie, qu'il avait toujours chéri et

il lui était difficile de le perdre. Cela lui paraissait tout simplement irréel tout autant que cela lui était insupportable. Bien que visiblement tout soit joué, Bernard luttait, c'était vain, il refusait, et c'est un des traits dominant de son caractère, sa capacité à ne pas voir ce qui est évident, l'évidence posée là devant ses yeux, il ne la reconnaît pas, il ne la voit pas, elle n'émerge pas à sa conscience. Il n'y a pas pour lui de fatalité, rien qui ne soit pas recomposable avec l'avenir. Il oublie alors une chose, c'est que cela ne se passe pas comme cela pour tout le monde. Il y a des personnes avec qui il n'y a pas, il n'y a plus rien, elles ne sont tout simplement plus là, elles ne désirent plus être là, il en est ainsi de Marie à l'égard de Daniel et aujourd'hui Valéria installe cet oubli définitif à l'égard de Bernard, disons qu'elle essaye. Il y a plusieurs récits possibles quant à décrire le caractère d'un personnage, ces récits qui pourraient paraître s'opposer en donnant des images différentes, dans la réalité se composent ensemble, c'est là l'ambiguïté d'une personne. Valéria tout autant qu'elle peut être représentée comme une femme esseulée et mélancolique, pouvait aussi passer pour une femme joyeuse et ravie de son existence. Tout cela s'exprime en même temps. Elle serrait avec joie son nouvel amant, la vie était belle dans ses bras, au fond la rivière sourde était là.

Bernard, de son côté, poursuivait son chemin d'une toute autre manière, il avait compris que la rupture avait eu lieu, comme d'habitude bien après qu'elle se soit produite. Valéria était de ces caractères qui devant l'adversité, après avoir lutté, fermaient le couvercle de la valise et pensaient pouvoir l'oublier. Percevait-elle que ce faisant elle s'oubliait elle-même. Bernard, lui, ne rangeait rien et n'oubliait rien, composait de son existence une vaste complexité dans la

quelle il ne se retrouvait pas. Il ne rangeait rien, n'oubliait rien mais perdait tout. Il se perdait, quant à Valéria, elle s'oubliait. Lequel des deux s'en sortait le mieux, cela dépendait de la situation. Bernard ne s'en sortait pas quand il était abandonné. Valéria souffrait en plus de ce qu'elle allait perdre mais n'avait pas encore perdu, elle souffrira encore longtemps de cette idée qu'elle avait d'elle-même, esseulée et rejetée par celui qu'elle aime. La peur d'être oubliée la maintenait dans l'inquiétude.

Quoiqu'il en soit, l'un comme l'autre, mais chacun à leur manière, souffraient. Et finalement à force de souffrir, ils se séparèrent pour aller souffrir chacun de leur côté, tout à la fois de leur séparation, à première vue, mais aussi d'une autre chose, chaque fois recommencée et encore prévisible des histoires à venir.

Marie

Marie pratique le chantage, ce qui lui semble tout naturel d'ailleurs : « sinon je te quitte ». Position impitoyable qui révolte Daniel. Il lutte longtemps puis de guère lasse, dépose les armes. Marie, principalement en travers de son propre bonheur, place une certaine réticence.

Laurent et Martine

Laurent s'était toujours, comme tout le monde, conformé à cette idée de la liberté qui se résume à agir selon sa propre volonté. Il résultait de cela une sorte de déception constitutive d'un état d'esprit chronique fait de désillusion. S'en suivait invariablement un discours de rancœur.

Martine qui vivait avec Laurent depuis de nombreuses an-

nées, tenait à peu près les mêmes positions, tout en étant moins exposée à la rancœur, puisqu'elle s'était construit un monde domestique obéissant à peu près à l'idée de ce que, d'après elle, devrait être le monde.

L'un comme l'autre était enclins à penser que tel était leur destin. Ils cultivaient donc un mélange de fatalisme et de désir de rébellion inassouvi.

Ignorant l'un comme l'autre, et cela comme la plupart de leurs contemporains, des raisons profondes de leur déception, ils produisaient toutes sortes de raisonnements, bien sûr sans jamais en éprouver la solidité, raisonnement dont la construction discursive s'organisait par la seule et unique conjonction : « oui mais ».

Nadine et Lucien

Nadine s'adresse à Lucien : « moi j'adore coucher avec n'importe qui, mon type idéal c'est ça, dans le métro le contrôleur en costume tergal râpé, sale et bedonnant. » Lucien ne comprend pas que l'allusion s'adresse à lui, c'est de lui qu'elle parle et rien n'émerge à la surface des pensées de Lucien, ne comprenant rien à ce que Nadine lui dit, il raccroche le téléphone et reste perplexe. Quant à ce que Nadine vient de lui dire, il lui faudra longtemps avant de comprendre.

Lucien a des préventions de détails à l'égard de Nadine, il n'aime pas les chaussures que porte Nadine, c'est ridicule mais c'est comme ça. Les préventions de détails, cela fonctionne aussi dans l'autre sens, Lucien a également des préventions de détails qui le séduisent, les femmes restent pour lui des sommes de détails, le visage se dé-

taille en diverses lignes, le profil sous un certain angle, la courbe et l'angle du cou avec les épaules, l'inscription dans ce tableau de la boucle d'oreille. Quand Nadia et Lucien se serrent dans les bras l'un de l'autre, c'est une question aussi abstraite que la lumière. N'empêche que ce jour-là Nadine, avant de claquer la porte, se retourne vers Lucien et d'un geste de la main, le bras tendu à la hauteur d'épaule, pointant un doigt vers lui, elle lui lance : « toi, tu n'es pas près de me revoir. » Il y a là encore un défi, mais Lucien ne le perçoit pas, Nadine lui lance une invitation à la suivre. Lucien qui n'est pas doué pour lire entre les lignes, referme la porte, ne réalise pas que c'est lui qui en termine, par ce geste, avec cette histoire.

Emilie

Emilie a des doutes, elle ne sait si ce « chère Emilie » qu'Arthur a employé, ne relève pas d'une certaine ironie.

Boris

Dans une de ces lettres perfides et vengeresse, Boris s'adresse à Valéria dans les termes suivants :

« Il y a des personnes qui confondent tout, l'amour avec la frayeur qu'ils ont des solitudes. Ils n'aiment pas véritablement, ils utilisent l'autre, celui qu'ils prétendent aimer, pour se prémunir de la frayeur qu'ils éprouvent dans leurs solitudes. Ceux qui aiment véritablement n'ont nul besoin de l'autre pour se sauver d'un désarroi d'une autre solitude, ceux-là et eux seuls vont aimer véritablement. Eux seuls seront liés à l'autre par un amour qui ne sera pas entaché par l'utilité. Eux seuls éprouveront cet amour dégagé de toutes autres considérations. Eux seuls continueront malgré la rupture à aimer l'autre. Ceux qui prétendent ai-

mer et sont encore dans l'utilisation, sont ceux qui seront capables de dire : « je ne l'aime plus. » Ceux-ci n'ont jamais vraiment aimé, ils se sont simplement protégés des effets d'une forme de solitude dans laquelle ils sont perdus. »

Anna

Devant l'enchevêtrement inextricable de ses pensées, toutes abruptes et infranchissables, Anna persiste. Puis réduite sur elle-même elle tente d'oublier, ce qui n'est pas possible.

Elle se lance dehors dans la rue sans savoir où elle va, puis de retour après une longue marche erratique, sans but précis et donc désespérante, elle monte les six étages à pied, de toute façon il n'y a pas d'ascenseur.

De retour entre les quatre murs de sa chambre, le seul bénéfice de sa sortie résidera dans le fait que la nuit étant maintenant tombée, elle se préparera un simple dîner.

Elle lira avant de s'endormir, épuisée et mal à l'aise.

Elle se réveille quelques heures plus tard au milieu de la nuit, allume une cigarette devant la fenêtre ouverte, laisse son regard errer sur les toits de la ville, referme la fenêtre et retourne se coucher.

Le lendemain matin, elle se réveille la tête serrée.

Anna travaille dans son atelier, elle produit des signes, sans que leur sens soit immédiatement perceptible.

Charles

Charles a une existence sur laquelle flotte un air convenu, anesthésié par le plaisir qui coule naturellement dans ses veines quand il est satisfait et rassasié à bon compte, le voici tel qu'en lui-même. Est-il rongé par une ambition ou est-il pleinement satisfait de son sort ? Cela dépend du de-

gré d'exaltation du sentiment de jalousie qu'il éprouve à l'égard de ses contemporains. Cela ne va jamais plus loin, il navigue dans la société comme dans une régata, il marque de près les mouvements des autres. Jamais il ne lui viendrait à l'idée de se lancer de lui-même à travers l'océan, de sa propre initiative, il n'en a pas à proprement parler, d'initiative, c'est un copieur qui n'a jamais dépassé le stade de la copie.

Hélène et Pascal

Hélène et Pascal se séparent. Hélène produit une séparation dont elle ne veut pas. Par une interprétation tendancieuse d'observations tronquées, elle produit une argumentation qui va justifier cette séparation, alors qu'au fond d'elle-même Hélène aime Pascal.

Sophie et Edouard

Misérable, fourbe et perfide, voilà bien ce que Sophie pensait d'Edouard. Avant-hier ils se croisent par hasard dans la rue. Edouard reste froid et distant, Sophie lui annonce avoir rencontré quelqu'un, Edouard remonte dans sa voiture et s'en va. Peu après il appelle Sophie et lui confie souffrir de leur séparation, il lui demande un rendez-vous, prétextant qu'il ne peut s'exprimer par messages. Sophie accepte puis elle rappelle pour décommander.

Anna et Elise

Anna, toute à sa production d'atelier et Elise, finalement engloutie dans la maternité, sans qu'il y ait de place pour autre chose, ni Elise ni Anna n'ont d'amants réguliers, ce sont des aventures de passage et cela leur paraît tout à

fait convenable, pour autant qu'elles en parlent avec leurs amies c'est ainsi qu'elles le racontent. Dans la réalité c'est en fait mélangé d'un certain regret qu'elles n'osent reconnaître.

Daniel et Marie

Daniel tout à sa blessure n'est pas conciliant quand Anaïs vient à sa rencontre. Il ne saisit pas le message, il ne voit que la messagère, le temps de convenir avec lui-même que s'il y a un message, il doit bien y avoir un message de Marie. Daniel s'enfonce dans sa propre vacuité. À ce moment réapparaît le même visage, celui de Marie. Il n'y a parfois aucune autre issue que d'attendre, la soirée finira bien par passer.

Joseph

Joseph utilise Anna pour combler le vide qu'il éprouve dans la solitude de son existence. Joseph se plaint, Anna s'irrite des plaintes de Joseph. Ils se séparent. Mais comme l'amour se fiche de tout cela, ils se retrouvent. Anna aime Joseph, Joseph utilise Anna. Ils se séparent à nouveau. Anna est déchirée par une déchirure absolue. Joseph rencontre Claire qui utilise Joseph comme Joseph l'utilise, tout va bien.

[...]



Gérard Gasiorowski / Comment ça va ?



La va



j'aime tes 

j'aime tes 



J'aime ton



ça va



ça va



ça va



ça va



J'aime ça



ça va





j'aime les longs



ca va



j'aime tes 

j'aime tes 

 75

 75



EMBRASSE-MOI IDIOT (Bill)

and Kim Now

j'aime tes



j'aime ton

A hand-drawn sketch of a person's profile, facing right. The drawing is done in black ink on a white background. The person has long, wavy hair and is wearing a dark top. Below the sketch, there is a large, stylized letter 'G' followed by the number '75'.

j'aime ton

A hand-drawn sketch of a person's profile, facing right. The drawing is done in black ink on a white background. The person has long, wavy hair and is wearing a dark top. Below the sketch, there is a large, stylized letter 'G' followed by the number '75'.

G 75

G 75



ca la





sa va



sa va

sa va



sa va



sa va



En mai 1972, répondant à l'invitation de Bernard Noël de participer à la création de la revue «mise en page» ayant comme thème *l'expérience*, Gérard Gasiorowski proposait une suite de photomontages à partir de reproductions de magazines érotiques aspergées de peinture blanche. Les cinq doubles pages d'images de la revue étaient ponctuées de petites phrases ("j'ai passé des jours merveilleux...", "pour quelle raison ?", "c'est pas évident !"), jouant ainsi d'un certain décalage avec l'apparence vulgaire et volontairement provocatrice de ses montages.

En 1975, Gasiorowski préparait, avec Jacqueline Dauriac, une exposition. Les dessins à l'encre sur papier légendés *Ça va* et *J'aime tes...* datent de cette époque. En tout, il existait vingt-six dessins du premier ensemble, dont certains furent exposés, d'autres recouverts et d'autres encore tout simplement détruits. Ces travaux ont fort heureusement été documentés par Claude Caroly.

Dans un courrier à des amis des Corbières l'artiste écrivait : "Chez Pilzer : rien vendu ! Il faut dire que j'ai tout fait pour. Aligner 10 fois ma bite sur un mur et sur l'autre 10 fois ma gueule en train de crever sur un lit d'hosto'... Le bide !".

En 1976 paraît, dans la collection 10/18, *Extraits du corps* de Bernard Noël, un livre de poche que Gasiorowski s'appropriera à sa façon, par des interventions plastiques proches des photomontages caviardés de 1972 ; les détails d'un collage de reproductions, recouvertes recto-verso de peintures, accompagnant ce livre, sont ici présentés en contrepoint de quelques uns des dessins de 1975.

À l'ironie mordante et l'autodérision - qui sont l'une des caractéristiques de la démarche de l'artiste - se combinent, par déclinaison anaphorique des parties d'un corps féminin, l'humour et une certaine forme de tendresse.

P.A.

1 - *L'artiste à l'hôpital*, 1975 - Coll. du Musée Georges Pompidou, Paris.





Laurent Billia / *Dans un pli du jour*

L'une vers l'autre
 rampent les racines
 du matin et du soir
 - les désirs aveugles
 s'attirent -
 gonflées d'espoirs humides
 poussent ensemble
 sous la terre sèche
 à la jonction la vraie vie
 La vraie vie à la jonction
 peut commencer
 et révéler la joie
 des midis

Le matin ils caressent
 les murs du bâtiment de verre
 afin de s'attirer les bonnes grâces
 de ses viscères
 La journée à être digérés
 dans l'*open-space*
 se passera bien

Tous sur scène
 ici, peu d'eau, pas de feuillages
 la dure surface brille et réfléchit
 ce semblant d'humain qui mime
 Personne dans la salle

Pieds dans la rame bondée
 la flèche érotique de la sandale lassée
 en courbe mène au plan de la ligne
 caché par le visage des noyés
 vaincu
 Tu étais tu ne seras
 pas là mais où être
 entre deux suées
 Sur le mur de la station – le graffiti –
 une main a tracé
un être a vécu ici
 Tu es
 Continuons

Ballets des poissons d'hier
 volutes impossibles
 des étourneaux liquides
 dessinent dans le ciel de la ville
 les quatre éléments qui murmurent
 en nuées des danses
 d'air en feu

Ces mots-gouffres
qui ouvrent des crevasses sombres
derrière les buissons fleuris
frémissent sous le souffle du matin
Dès le début eux tout deux savent que l'abîme est là
seules les fascinent les petites taches jaunes
des pétales mouillés
ils enfouissent leur futur dans l'épaisseur verte
Ces mots-gouffres
qu'on prononce pour se réveiller et vivre
malgré le trou

Ce dos nu qui s'éloigne
le soleil qui l'efface
la forêt qui l'avale
Corps perdu dans un monde
à son image

Quand le monde se met à pencher
ils se coupent une jambe
pour le remettre droit
et creusent de gigantesques trous
qu'ils remplissent de tous les terreaux
pour faire pousser un trèfle
et espérer quatre feuilles

Le cadeau emballé
qui ne fut jamais offert
La clé du trousseau
qui ne sait plus ce qu'elle ouvre
Assise en tas sur la chaise
l'éternité encombre
quand elle ne parle plus

Notre corps clos écrasé au sol
Le claquement sec
dans les frondaisons de platanes
fait vibrer un souvenir
La mémoire des printemps
déguste le crépitement du vent dans les branches
on oublie que les saisons ont passé
il n'y a plus de feuilles
l'instant n'est que l'écho du choc
des os sortis de la terre

Par une brèche
pour la première fois
sur sa joue enfin
Ta main qui s'enfonce dans la terre
pour créer des continents
Les millénaires
vous attendent

Entendre sans écouter
pour éviter de comprendre
yeux grand fermés
bouche toujours ouverte
chaque mot construit un empire
Ce ne sera alors qu'affaire de conquête
et d'une soudaine défaite

Dans un pli du jour les yeux habitués
deviennent regards
Par la fente humide
un espoir projeté capte
Il faudra sortir de ce nouvel œil
même refermé à jamais attaché
aux corps défendants
et fondre les deux désirs
en un

L'odeur surgit de la déchirure
dans la surface lisse d'un jour opaque
écrasant la ville muette
des senteurs humides du jardin éclatant
au temps des fleurs plus hautes que nous
quand nous étions
possibles

Du plus loin qu'il se souviene
le train de banlieue traverse la chambre
Du coin droit
surgissent les vitres rapides
Au coin gauche
s'évanouissent les vies immobiles
À l'angle
il ne connaîtra rien
des senteurs fauves de la ville
des naissances sans fin des forêts
Mais dans les reflets du ciel
sur les visages des voyageurs
il arpentera les labyrinthes
du poème



Adèle Nègre & Isabelle Sancy / Ricochets [extraits]

Trouvant encore du plaisir à faire, comme un enfant, ricocher des cailloux sur l'eau, je suis resté constamment assis, une plume à la main

Balzac, *Peau chagrin*, 1831

À les regarder
je suis assise. Ce ne sont pas uniquement ricochets
que je ne fais pas.
Pas uniquement *pas*.
Des pas sur la pierre brûlante. Au plus bas
je suis assise sur le granite.
La brûlure envahit par le fondement
ce qui reste de conscience. De la pierre. Je ricoche aussi.
Toute la lumière entrée par les pores
un jour de juillet brûlant, les pieds devant
(il ne s'agit pas de la mort) posés sur le granite.
Ce sera un jour de juillet accompli au bord de l'eau.
Le millepertuis tressaille dans l'air. Je regarde mes fils
 ↳ lancer des galets,
riant de leurs traits somptueux. Et mon père,
et mon père je le regarde il a des pierres dans les mains
ses muscles saillants tremblent de jouer encore.
Mes filles ne sont pas là. Un enfant naîtra à l'automne,
l'enfant de mon enfant naîtra bientôt.
À mes pieds des omoplates de chèvre, des os flottés
par l'Asco. Je pense aux *spalla* divinatoires. Mais
il faut savoir lire. Latente est la vie certains soirs.

Certains soirs j'ai vu un homme à la patience d'enseigner
certains gestes aux enfants,
c'était brusque et brusque encore, patient quand même
ou étrangement très tendre, cet homme savait donc des
tendresses
voilà ce que j'apprenais
de cet homme
que je regardais
et c'était mon père.

C'était mon père, et son père avant lui
et le père de son père. Celui qui transmet
cette latence (à défaut de lait) comme un feu. Celui
qui joue quelquefois même avec ce feu.
Il est le jeu, ses règles et sa géométrie.
J'entends son rire fuser sur la berge comme
une flamme petite, rejaillie des braises.

Une flamme petite, rejaillie des braises
et tout de suite *Reculez!* l'injonction
en même temps que le bras qui les saisit
de tout leur corps,
et tandis que les enfants en brassées sont tirés en arrière
leurs yeux s'agrandissent et ils tendent les bras,
leurs corps bandés vers le feu.
De quoi croyait-il les garder en décuplant du vertige
d'un envol
le désir du feu ?

Désir du feu ?

De feu qui couve ou qui résout et
rejaillit, bien sûr qu'ils sont de désir et de feu, les *deux fois nés*
de Zeus, le père ! Qu'il les y jette ou les en garde ! Reprenez-
vous quelques pages de lectionnaire, quelques péricopes
d'office assis près du feu ? Pensant au feu des pères, je revois

→ *Amarcord*,

de Fellini, la pétaudière familiale où sont pris les corps,
que le feu de la fête, trêve hivernale, apaise un instant. Comme
la joie purifie. Promesse de vie qu'il nous aura transmise encore,
le fils de foudre, le *fils du ciel du jour*. Promesse.

Le fils du ciel du jour. Promesse tenue - par qui ? - parfois
elle se prend

- Thermidor, Nivôse, Brumaire - plus souvent elle s'apprend,
au détour, à un fil j'y tiens ou bien, trop tard tout à la fin
de la vie car au début dans le champ
des possibles, qui cultive ? (Qui borne ? Qui sème ?)
Qui s'aiment, par ces mots et par tous les tonnerres.

Par tous les tonnerres, *simple promesse*
dit-il, et je l'entends. Il ne jure pas, il perd,
mais à qui perd gagne il gagne encore.
À ses lèvres trop mordues ces verdure,
toutes plus triomphales que vernaies,
et l'étrangeté de l'herbe la nuit sur son torse
bouclée comme vigne au soleil ou lierre,
et l'étrangeté de son regard. C'est qu'il paraît si sûr
de lui, pourtant certain d'être perdu sur la terre redoutable.

Pourtant certain d'être perdu sur la terre redoutable
il s'avance.

Et s'il s'avancait à la recherche de l'âme,
cette pensée qui est là au réveil
puis disparaît tandis qu'il n'est plus
qu'un homme qui scrute sent et écoute ;
et cette pensée qui est là encore
torrentielle ou
cristalline
et dont il reconnaît l'eau insaisissable
dans les yeux de ceux qui l'accompagnent.

Qui l'accompagnent, combien sont-ils
peu et preux, qui forment le cortège douteux
des aveugles incompris - et incompréhensibles -
le cortège de ceux qui voient avec leurs mains et leurs
oreilles. *Soumis aux modestes racines*, dit-il
vois comme je deviens aveugle et fort, ainsi
il s'avance. Et il n'a pas tort, plus seul on ne peut
pas, son corps plié vers la terre, sinistre et joyeux,
au rythme dissonant des bateleurs dont il est, il meurt
et renaît sans cesse, comme les éléments, eau et feu,
et terre encore. On ne peut pas l'arrêter.

On ne peut pas l'arrêter, il se dissout, il germe,
de l'air enfin.

Un rien, lui ou bien quelques spores dans les nuages
tout circule, voyage puis
à la moindre racine est une impulsion,
contre la pesanteur est

la poussée verticale
une savante construction des éléments, leur intrication
et qui saurait dire ce qui est
le désir de s'élever.

Ce qui est le désir de s'élever. Qui saurait ?
Oh reste couchée dit la lucidité
s'adressant à moi sous la forme d'un rai
tênu déposé sur ma poitrine et
il la cloue ainsi tendrement tandis que d'un autre
à ma portée je fais mon miel.

À ma portée je fais mon miel, j'ai le geste têtue
comme une couturière, mille et un points piqués ici
bâtir à plat, tenir en l'air
j'ai le geste têtue étiré jusqu'aux espaces,
les ellipses inlassables
pour le motif, la tenue,
les siècles
en secrète ligne de mire.

En secrète ligne de mire, les siècles.
Et secrète j'envide le fil qui me lie.
Ne quitte pas le carré ébloui de la fenêtre
ni l'œil alerte le cadre de l'ouvrage ni l'oreille le bruit
des vagues. Un orage. Le silence comme un rouet
dans la chambre blanche, c'est la plus juste image
que je reconnaisse, avec le doigt pointilleux de l'ennui.

Avec le doigt pointilleux de l'ennui
je cherche j'entends
le son des pages feuilletées
remonte le temps commence par beaucoup d'enfants
et revient encore et toujours il était une fois
une princesse pourquoi pas
ma petite fille la pureté est un mot parfois je veux dire
un mot comme un nombre parmi les nombres réels
il était une fois la pureté jusqu'à l'infini.

La pureté jusqu'à l'infini. Oui sans compter. Pourtant
j'ai dit *moi aussi je suis un nombre par défaut ou par excès
et par le sang ou par le rang, mis en abîme et puissance tant
(trois sœurs Liddell et les trois ours, trois ptits chats ou
↪ petits tours, trois fois rien)*
mais assurément l'âpre première dame de moi-même.
Qui d'autre voudrait en rendre compte ? Pensem.
Un pauvre lapin blanc n'y suffirait pas et tournerait
chèvre à la tâche. Quand Seguin recouvrerait son bien
un abyssin du Cheshire perdrait le sourire, définitivement.
↪ L'infini se noie
dans le temps. Pensem et à l'eau. Mais prenons date en chantant.

Mais prenons date en chantant, il s'agit de respiration
encore une fois, une assemblée, une partition.
Là tout part des tripes et monte jusqu'aux cieux
pas un centimètre oublié du chant,
même en fermant les yeux
quoiqu'il arrive chanter au matin
c'est ciseler l'air avec la pointe fine
du plus lourd vaisseau armé du monde : soi-même.

Soi-même plus lourd vaisseau armé du monde.
Bon. Mais que sait-on au fait de notre voisin
le mieux intentionné - hardis gabiers ! -
qui appareille le trente et un au mois d'août
- un corsaire de six canons - ? Ah ! Chantons
et laissons aller dans la houle haute le vaisseau
qui bord sur bord roule entre les crêtes ! Ignorons
le rafiote qui vire - lof pour lof en arrivant - et sourions !
Oui j'ai dit sourions. Et quand même fatiguée au roulis
je souris.

Et quand même fatiguée au roulis je souris
à l'infortune, passagère, aveugle sourde et muette
quand il me reste encore, à moi, la maîtrise du pas
l'élégance même, du pas, et de me taire
n'être plus à l'infortune qu'un rythme, de cœur,
une poursuite battante qui la laisse là,
à quai, quand il y avait sur ses lèvres : *meurs !*
Sourire, à la béance en bataille avec le seul passé,
sourire en vie.

À la béance en bataille avec le seul passé,
sourire en vie de tout ce qui vit.
De la piéride à cheval sur la saponaire officinale,
de la sittelle aux ailes arrondies,
sourire exubérant du figuier qui s'évase à l'été,
des aumailles indiscretes, de la courbure des ronciers,
de nos filles et fils, sourire du sexe échancre,
de la rose qui s'écoule sur la pierre ocellée.

La rose qui s'écoule sur la pierre ocellée
fait jeu d'enfantine à qui je prête une coupelle ébréchée
mais bleue comme il lui plaît pour les pétales jaunes,
elle fait sa cuisine au pilon, avec de petites pommes.
J'ajoute des commandes, j'ai le front barré
d'une couronne à ses yeux je suis sérieuse
comme reine je joue le goût du temps.

Le goût du temps est un goût de fleur
de flouve mâchonnée longtemps
en marchant sur un chemin de tout-venant.
De grande berce au mur des fourrières.
Sa vertu aromatique nous arraisonne cependant :
*Vois comme notre coumarine te trompe ! Ta mémoire
de fille douée de pâtisserie ! Te souvient la Quille à la vanille
de tes sept ans ? -* comme je haïssais le surnom -
- Moi, je rêvais déjà de braconnées sauvages, de glanées
et de chaparderies. Et je crois bien que je rêvais d'amour.

Je crois bien que je rêvais d'amour, page 11 et suivantes
dans tel livre à la couverture ancienne
- non pas que je m'en vante
d'ailleurs j'ai bien dû souhaiter aussi qu'il vienne,
puisque c'était écrit - mais plus tard,
à son heure, quand je serai grande quelque part.
Pour l'heure j'avais une boussole pour traverser
la galaxie de mon enfance.

[...]



Julie Buisson / *La cheminée*

Elle respire doucement

La petite respire doucement

ses poumons se gonflent à peine, l'air est épais
l'air est trop plein elle ne peut le garder en elle, le garder pour
elle

La petite tousse un peu elle n'est pas malade
elle toussotte elle est assise sur la moquette brune pour jouer
elle tousse et reprend son souffle

Les peluches, une dans chaque main
elles leur font bouger la tête quand elles se parlent
elles parlent entre ses lèvres silencieuses

L'air ne lâche rien il tient tout en suspension
il garde pour lui, pour le salon la maison, il se retient
tout le monde se retient, ne lâche rien, c'est ainsi ce matin

À moins que ce soit la maison qui tienne.

La maison qui tient à ce que l'air ne
à ce que chacun reste à

La maison qui tient l'air de rien à ce que tout reste
que tout se tienne
que chacun
Comme les meubles engoncés dans la moquette brune
La moquette piquée de ses touffes de fils enserrés,
étalée collée tirée jusque dans chaque recoin,
les bords coincés sous les plinthes blanc cassé

que chacun se tienne
bien

Que chacun reste tenu tendu dans l'air épais qui ne lâche rien

La petite joue près du feu ouvert éteint, trou noir frais dans le
mur tapissé de fleurs beige et vert ;
la cheminée, inutilisée, pas ramonée, oubliée ;
oubliés les feux les bûches qui craquent en braises

Peut-être il y a-t-il plus d'air par-là ; de l'air du dehors,
du souffle qui a traversé la gorge de la maison jusqu'au salon,
de l'air du dehors des toits du ciel nuages qu'elle aspire
bouche ouverte quand elle est hors d'haleine, la maison

L'haleine de la cheminée, haleine de suif frais que l'automne
fait résonner dans un coup de vent,
voix vide qui surprend la petite dans sa rêverie,
dans son dialogue muet

elle s'arrête et écoute

Les peluches retiennent leur souffle et regardent la fenêtre
noire de la cheminée

À la maison ils respirent à peine, ils sont habitués.

Quand ils soupirent, l'air expiré est filtré de tout, même de lui-même ; de ce suspens, de cette charge, quelque vieille rage ; tout reste collé dans les poumons.

Ils sont habitués les poumons.

Agrégats d'infimes poussières de restes de mots, de minéraux, ils forment de fragiles structures qui se solidifient et s'ébrèchent à chaque respiration, frêles charpentes, caducs squelettes de cathédrales qui volent en poussière à la première toux

Est-ce la maison qui étouffe ou l'air qui manque ?

La petite regarde le carré noir le carré vide du feu ouvert froid.

Ça souffle par là
ça souffle dans le haut du conduit qu'elle ne connaît pas,
le conduit du dehors
Ça souffle pour elle, il n'y a qu'elle dans le salon

la voix du vent résonne dans le hautbois de briques,
la voix de la maison murmure pour elle

Alors la petite s'approche
et respire
le souffle de la gorge de la maison.



Les prêtresses de l'Astarté font l'amour au lever de la lune ; puis elles se relèvent et se baignent dans un bassin vaste aux margelles d'argent.

De leurs doigts recourbés, elles peignent leurs chevelures, et leurs mains teintes de pourpre, mêlées à leurs boucles noires, semblent des branches de corail dans une mer sombre et flottante.

Elles ne s'épilent jamais, pour que le triangle de la déesse marque leur ventre comme un temple ; mais elles se teignent au pinceau et se parfument profondément.

Les prêtresses de l'Astarté font l'amour au coucher de la lune ; puis dans une salle de tapis où brûle une haute lampe d'or, elles se couchent au hasard.

Pierre Louÿs, *Chansons de Bilitis*

Après une nuit d'amour, si la femme est satisfaite, elle jette un fétu de paille sur le ventre de son amant. Elle lui indique d'une voix tendre ce qu'elle lui offrira dans le mois qui vient : un meuble en laque de Cromandel, un lévrier afghan, parfois une maison de campagne ou un troupeau de chèvres noires. On nomme ces dons les cadeaux du matin ou encore la rançon du bonheur. Certaines femmes se ruinent ou conduisent leurs maris à la faillite en offrant de tels cadeaux. D'autres s'arrangent la veille avec leur amant pour qu'après avoir reçu le don, il le restitue sous un prétexte quelconque : dette de jeu, salaire, présent d'anniversaire. Lorsque la femme a été déçue par son amant, elle lui offre un cadeau dérisoire : une oreille de porc, une pince à linge, un cache nez troué ou n'importe quel objet que sa malice lui suggère.

Gilbert Lascault, *Encyclopédie abrégée de L'Empire Vert*

Nicolas Vargas est dramaturge, scénariste. Il est notamment l'auteur de *Hashtag Romjul* (L'Harmattan) qui a remporté le Prix Armand Gatti, en 2018, de la meilleure pièce de théâtre contemporaine. Il participe au C.A.L.C., un collectif d'auteurs.

Anne Barbusse est née en 1969. Après une agrégation de Lettres Classiques, un enseignement de littérature latine à l'Université Paris VIII, elle s'installe dans un petit village du Gard. Elle enseigne le français langue étrangère aux adolescents migrants. Elle a notamment participé à différentes revues dont "Arpa", "Le capital des mots", "Traction-Brabant", "Comme en poésie", "Cabaret", "Mot à faux", "margelles". Son premier recueil, *Les quatre murs le seuil le lit*, a été publié chez Encres vives en 2020, collection Encres Blanches.

Aïdé Iris est née en 1994. Après un diplôme de céramiste, elle collabore un temps à un collectif des arts de la scène (le Dyptique collectif) puis travaille comme décoratrice pour des productions cinématographiques. Les photographies qu'elle réalise sont des prélèvements liés tantôt à ses activités, tantôt à des voyages.

Stéphane Bernard est né en 1972 et vit à Saint-Nazaire. A publié des textes dans divers revues : "N 4728", "Diérèse", "Les États Civils", "Verso", "Magnapoets", "Mauvaise Graine", "PLI", "Rue Saint Ambroise", "Ce qui reste", "Recours au poème", "À l'index", "Terre à ciel", "Dissonances", "Métèque", "Realpoetik", "Fibrillations", "margelles".

Bruno Guattari vit et travaille en Sologne. De formation scientifique, sa curiosité et son intérêt pour la littérature, aussi bien pour le roman que pour la poésie, l'ont conduit à créer une maison d'édition. En marge de cette activité il lui arrive aussi d'écrire.

Laurent Billia est né en 1967 et vit à Paris. Il a collaboré à diverses revues ("Le Sabord", "Diérèse", "Fiches", "Phréatique", "Verso", "Jointure", "margelles") et a publié deux recueils, l'un chez L'Harmattan, Là (1999) et l'autre chez La Bartavelle, Nos mains sans yeux (2001).

Isabelle Sancy est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a contribué aux revues "ARPA" (2017-2019), «Contre-allées» (2020) et assez régulièrement à "margelles" n°1 et n°2, n°4, n°7, n°8, n°9. Un premier recueil de poésie, *Paraisons*, a été publié chez Bruno Guattari Éditeur en 2020, suivi, en 2022, d'un roman : *Rire au ciel*.

Gérard Gasiorowski (1930-1986) - Artiste français dont l'œuvre atypique et complexe peut être regardée, malgré les différentes périodes stylistiques qui la composent, comme une seule et même réflexion la situation de la culture de son temps, de façon grave, impertinente, intransigeante et intime.

Adèle Nègre vit en Franche-Comté, écrit et photographie. Elle a collaboré aux revues "Babel Heureuse", "17secondes", "Ce qui reste", "margelles." Elle a également publié *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020), *Un seul poème* (2020) chez Bruno Guattari Éditeur. Sont également parus, chez le même éditeur, deux cahiers de ses photographies, *Observations* et *Interférences* (2021).

Julie Buisson, auteure et plasticienne, vit et travaille à Bruxelles où elle anime des ateliers d'expressions artistiques. Elle a publié dans la revue "margelles" n°4 et n°6 ainsi que *Aube tracasse*, coll. cahiers [appareil], Bruno Guattari Éditeur (2020).

Nathalie Swan. Poète, elle enseigne la philosophie à Lille depuis vingt-cinq ans. Elle est, par ailleurs, passionnée de psychanalyse. La découverte de l'œuvre de Jacques Dupin a été un événement marquant dans sa vie. Venue à l'écriture par amour, elle chante la sensualité des corps. Son premier recueil de poèmes, *Exigences de la Chair* a été publié en 2022, aux éditions Corlevour.



Contributions

Il est possible de contribuer à la revue *margelles*. Nous publions 4 numéros par an, un par saison, sans critère thématique.

Textes et/ou images, si possibles inédits, peuvent être envoyés au format numérique à :

brunoguattariediteur@gmail.com

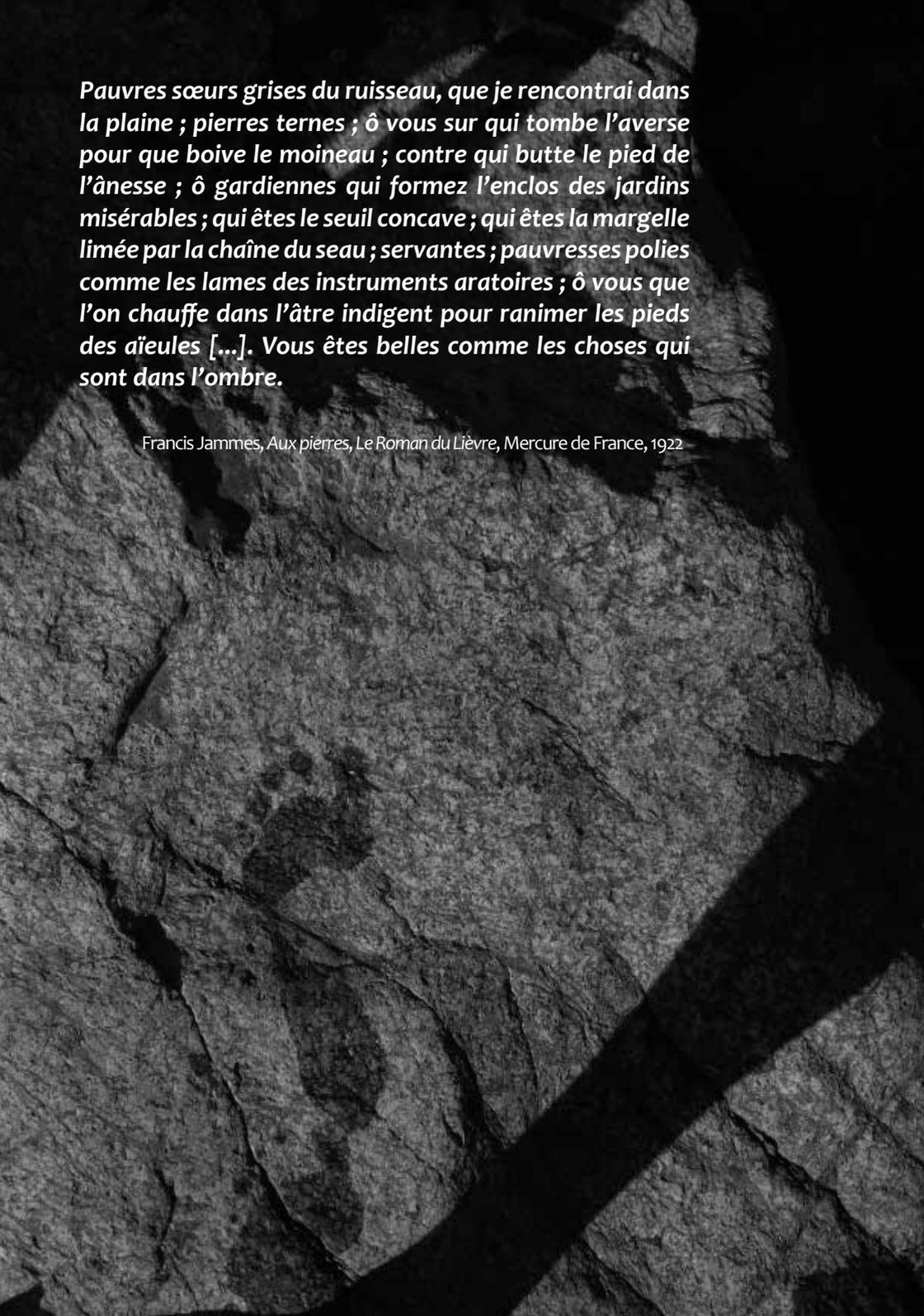
Commande / Abonnement

margelles n°1 (printemps 2020)
margelles n°2 (été 2020)
margelles n°3 (automne 2020)
margelles n°4 (hiver 2020)
margelles n°5 (printemps 2021)
margelles n°6 (été 2021)
margelles n°7 (automne 2021)
margelles n°8 (hiver 2021)
margelles n°9 (printemps 2022)
margelles n°10 (été 2022)
margelles n°11 (automne 2021)

—

Les premiers numéros sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition, chaque numéro jusqu'au n°8 étant au prix de 5 € + frais de port. À partir du n°9 le prix de la revue passe à 10 € + frais de port.

À partir du n°9, l'abonnement pour 4 numéros sera au prix de 36 €, frais de port compris.



Pauvres sœurs grises du ruisseau, que je rencontraï dans la plaine ; pierres ternes ; ô vous sur qui tombe l'averse pour que boive le moineau ; contre qui butte le pied de l'ânesse ; ô gardiennes qui formez l'enclos des jardins misérables ; qui êtes le seuil concave ; qui êtes la margelle limée par la chaîne du seau ; servantes ; pauvresses polies comme les lames des instruments aratoires ; ô vous que l'on chauffe dans l'âtre indigent pour ranimer les pieds des aïeules [...]. Vous êtes belles comme les choses qui sont dans l'ombre.

Francis Jammes, *Aux pierres*, *Le Roman du Lièvre*, Mercure de France, 1922